—C'est l'interrogatoire en question... se dit-il. Le hasard me sert à merveille... Tout marche comme sur des roulettes...

Et il entra dans le cabinet de celui qu'on nommait familièrement *le patron*.

—Que voulez vous, Théfer? demanda le chef de la sûreté.

—Monsieur, répondit l'agent, c'est un dossier de M. Camus-Bressolles... Il a passé par les mains du commissaire aux délégations. L'huissier vient de me dire qu'il s'agit d'une perquisition à opérer chez un individu que j'ai arrêté il y a quelques jours et qui refusait énergiquement alors de donner son adresse...

—Il paraît que Camus-Bressolles a trouvé le moyen de lui délier la langue !... fit le chef en souriant. Il cuisine assez proprement les prévenus...

—Voyons un peu...

Théfer lui présenta le dossier et, sans en recevoir l'ordre, il resta là en face du grand bureau ministre debout, son chapeau à la main, attendant qu'on lui donnât mission de procéder à la visite domiciliaire et prêt à s'offrir si on ne pensait point à lui.

Le chef de la sûreté parcourut l'interrogatoire.

—Ah ! ah ! s'écria-t-il tout à coup. Le gaillard connait les agitateurs italiens résidant en Angleterre !... C'est une bonne prise que vous avez faite là, Théfer... Je vous en félicite...

L'inspecteur s'inclina et devint rouge de joie.

Décidément il était en veine ! En croyant n'opérer que pour le service de Georges de la Tour-Vaudieu, il avait agi dans l'intérêt de la chose publique.

Il serait complimenté ! Il toucherait une ample gratification ! Il obtiendrait de l'avancement !...

Quel rêve pour un policier ! !...

Le chef de la sûreté poursuivit :

—Il était lié là-bas avec des conspirateurs particulièrement signalés comme dangereux, Orsini, Benedetti, Brusoni !... Son affaire est mauvaise ! !

Après avoir lu pendant un instant tout bas, le patron reprit à haute voix :

—Somme toute, il n'est pas très fort, ce René Moulin ! Mis en demeure d'expliquer son retour plausible à Paris, il se cantonne dans une invention aussi absurde qu'invraisemblable : il prétend qu'il venait rendre l'honneur à une famille qu'il ne peut nommer, ce secret n'étant pas le sien. C'est pauvrement imaginé.

Théfer écoutait avec une attention profonde.

Chaque parole dite devant lui se gravait dans sa mémoire.

—Demain, conclut le chef de la sûreté en refermant le dossier, demain on fera sortir le prévenu de Sainte-Pélagie et on le conduira à son domicile où on procédera en sa présence... Je vous charge de cela...

—Bien, monsieur...

—Je vais vous signer un ordre d'extraction... Vous irez prendre à huit heures le nommé René Moulin à Sainte-Pélagie, et vous le conduirez en voiture à son logement, place Royale, n° 24, au quatrième étage... Je vous attendrai là entre huit heures et demie et neuf heures moins un quart.

L'inspecteur avait peine à cacher sa joie.

—Faites vous assister par deux agents... continua le chef, tout en signant l'ordre d'extraction.

—Oui, monsieur...

—Vous avez bien pris vos notes? *René Moulin, place Royale, n° 24, au quatrième étage.*

—Ah ! j'avais oublié l'étage.

—C'était sans importance.

—En effet.

Voici l'ordre... Veillez avec soin sur le gaillard... Je vous répète que sa capture est importante, surtout en ce moment où nous avons de sérieuses inquiétudes au sujet des complots qui se trament à l'étranger contre la vie du chef de l'État.

—Soyez tranquille, monsieur, je réponds du prévenu...

Et Théfer sortit enchanté du cabinet.

—Sept heures un quart ! murmura-t-il en regardant sa montre.

Il donna des ordres pour le lendemain à deux agents de sa brigade, quitta la Préfecture en toute hâte, monta dans une fiacre qu'il prit sur la place Dauphine, et indiqua au cocher l'adresse de l'hôtel du duc Georges de la Tour-Vaudieu, rue Saint-Dominique.

***

Mme Leroyer, nos lecteurs doivent le comprendre sans peine, était fort intriguée par la visite de l'émissaire de René Moulin et très désireuse de connaître le contenu de la lettre qu'il venait de lui apporter.

Une chose, en outre, la préoccupait et l'inquiétait.

Le messager du mécanicien venait de lui dire que la maison était surveillée par la police.

Pourquoi cette surveillance qui ne présageait rien de bon ?...

Berthe, après avoir refermé la porte du logement derrière le marchand de billets, rentra très agitée, très émue, dans la chambre de la malade.

—Mère chérie, lui dit-elle d'une voix mal affermie, je n'ai pas voulu te désobéir... L'étranger qui sort d'ici insistait pour ne parler qu'à toi... Je me suis retirée, mais ce mystère m'inquiète et m'effraye... J'ai peur qu'on ne soit venu t'apprendre quelque chose de fâcheux...

—Rassure-toi, mon enfant... répondit Angèle, tes inquiétudes n'ont pas de raison d'être... On m'apportait une espérance...

—Bien vrai ?

—Je te l'affirme... et je l'affirmerai plus certainement encore quand j'aurai lu la lettre que voici.

—Dois-je de nouveau te laisser seule ?

—Non, ma mignonne... Reste là, près de moi... Apprête ma potion du matin.

Mme Leroyer parlait d'une voix si basse qu'elle était presque indistincte.

De jour en jour la pauvre femme, la pauvre mère, s'affaiblissait davantage.

Et cependant Etienne Loriot ne perdait pas absolument tout espoir.

—Un peu de bonheur pourrait peut-être la sauver encore... pensait-il.

Berthe prépara donc la potion, tandis qu'Angèle décachetait la lettre de René Moulin et en dévorait le contenu.

Quand elle eut achevé sa lecture, elle la recommença plus lentement.

Pour la première fois depuis des semaines, depuis des mois, une expression presque joyeuse remplaçait la morne tristesse empreinte sur son visage amaigri.

—Une coloration légère revenait à ses joues pâles.

Elle avait vécu jadis dans la maison où logeait René Moulin... C'est là que ses enfants étaient nés...

Cette coïncidence toute fortuite lui semblait d'un heureux augure.

La jeune fille s'aperçut bien vite du changement survenu dans l'apparence de la malade.

—Mère chérie, lui dit-elle en l'embrassant, tu viens de recevoir une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant.

—Me trouveras-tu trop curieuse si je te demande de qui vient cette lettre ?

—Elle vient de René Moulin...

—René Moulin, cet ouvrier qu'aimait et protégeait mon pauvre père, qui nous est dévoué par reconnaissance, et que tu as rencontré au cimetière tandis que j'étais évanouie ?

—Lui-même, répondit Angèle dont un souvenir lugubre assombrit de nouveau son front.

—Cette lettre puis-je la lire ?

Non, c'était impossible, et nous savons pourquoi.

Mme Leroyer secoua la tête.

Berthe n'insista pas tout de suite, mais au bout d'un instant elle reprit :

—Enfin, que dit il, ce René Moulin ? Ne puis-je l'apprendre ?

—Il me demande un service.

—Et c'est là ce qui cause ta joie ! ! s'écria Berthe avec surprise.

LXV

—Oui, répondit Mme Leroyer, car je serai très heureuse d'être utile à celui qui nous aime !... A celui que jadis je regardais comme un de mes enfants et qui, tout jeune lui-même, te faisait sauter, petite fille, sur ses genoux.

Berthe ne doutait jamais de la parole de sa mère, mais ces réponses lui paraissaient à bon droit étrangement vagues et embarrassées.

Il lui semblait que Mme Leroyer lui cachait quelque chose.

—Mère chérie, demanda-t-elle, pourquoi donc t'écrit il au lieu de venir lui-même te voir ?

—Parce qu'il ne le peut pas.

—Qui l'empêche ? N'est il pas à Paris ?

—Il est en prison...

—En prison ! répéta la jeune fille avec effroi. De quoi donc est il coupable ?

—De rien... L'accusation qui pèse sur lui est injuste et menteuse, j'en suis sûre...

—Mère, tu as vu M. René il y a quelques jours, m'as-tu dit ?

—Oui.

—Comment se fait il qu'aujourd'hui il soit prisonnier ?

—On l'a arrêté le jour même de notre rencontre, en ma présence, à la sortie du cimetière... au moment où il s'apprêtait à m'accompagner jusqu'ici...

—Ah ! c'est horrible ! Quel coup tu as dû recevoir ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit de cela ?...

—Convaincue, comme René lui même, que la police commettait une erreur et que cette erreur serait immédiatement réparée, je m'attendais à le voir arriver d'une heure à l'autre, et je trouvais inutile de te parler d'un fâcheux incident...

—Mais on ne l'a point relâché... on n'a donc pas reconnu l'erreur ?... De quoi l'accuse-t-on ?

La lettre elle-même fournissait une réponse à la question de Berthe.

René se croyait impliqué à son insu dans quelque affaire politique, et il le disait.

Mme Leroyer s'empara de cette explication très plausible, et la présenta à sa fille comme indiscutable.

Berthe poussa un soupir d'allègement.

—Me voilà rassuré... dit elle. La politique n'empêche pas d'être honnête. Je craignais qu'on n'imputât au protégé de mon père quelque action mauvaise...

—Une action mauvaise ! ! répéta Mme Loroyer, René Moulin en est incapable ! Il suffit de le voir un instant, il suffit de causer avec lui, pour être certain qu'il est le plus honnête et le plus loyal des hommes...

—J'aurais dû le comprendre, mère, puisque tu m'avais dit que tu l'aimais, répliqua Berthe, mais le trouble de mon esprit m'empêchait de réfléchir, M. René t'annonce-t-il dans sa lettre qu'il sera bientôt libre ?

—Malheureusement, il l'ignore...

—Quel est le service qu'il attend de toi ?

—Il me demande de soustraire aux recherches de la police quelques papiers compromettants qui se trouvent dans son logis, et des titres de rente qui constituent sa petit fortune...

—Comment feras-tu cela, ma mère ?

—En suivant de point en point ses instructions. En allant chez lui...

—Chez lui ! répéta la jeune fille avec épouvante.

—Pourquoi non, puisqu'il le faut dans un intérêt cher et sacré ?... murmura Mme Leroyer avec une émotion dont Berthe ne pouvait deviner la véritable cause.

—Mais tu n'y penses pas ! reprit la blonde enfant. C'est ta liberté que tu risques ! On peut te soupçonner...

—De quoi me soupçonnerait-on ?...

—D'être complice de René Moulin...

—Complice d'un innocent, ce n'est pas dangereux !... fit Angèle avec un triste sourire.

—L'innocence de M. René ne l'empêche pas d'être prisonnier... Donc on le croit coupable... Donc on pourrait t'accuser aussi... On t'a vu lui parler au cimetière... On sait que tu le connais... on t'espionne peut-être...

Angèle se souvint de ce que venait de lui dire le messager du prisonnier.

La maison était surveillée par deux agents.

Elle pâlit

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle, je ne puis pourtant pas le laisser en péril sans même essayer de le sauver... Au risque de me compromettre je ferai ce qu'il me demande... Je le tenterai du moins... J'irai.

Berthe joignit les mains.

—Mais c'est insensé, mère chérie !... s'écria-t-elle d'une voix que la douleur et l'effroi rendaient tremblante. Est-ce que tu peux sortir, souffrante et faible comme tu l'es depuis bien des jours ? Serais-tu seulement capable de faire deux fois le tour de cette chambre ?... Où prendrais-tu la force